

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

**FIRMIN H. PROULX.**

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés ; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de ce journal doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX**, Rédacteur-Propriétaire.



ANNONCES :

Première insertion ..... 10 centins par ligne  
Deuxième insertion, etc..... 3 centins par ligne

Pour annonces à long terme, conditions illé-  
rales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulière-  
ment aux cultivateurs pour la vente de terres  
instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront  
avantageux d'annoncer dans ce journal.

MM. J. B. Rolland & Fils, libraires à Montréal  
M. J. A. Langlais, libraire à St. Roch de Québec  
ont bien voulu se charger de l'agence de la  
"Gazette des Campagnes."

ABONNEMENT : }  
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première  
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT  
\$1 PAR AN }

## SOMMAIRE.

*Revue de la Semaine* : Sacrilège commis à Grenoble (France).—  
Souscriptions en faveur du séminaire de Ste-Thérèse.—Ser-  
mon du Révd Père Z. Lacasse, sur l'émigration et ses re-  
mèdes.

*Causerie Agricole* : L'amélioration du bétail (Suite) : De la  
nourriture du bétail en général.—De la ration, de la prépa-  
ration et de la distribution des aliments au bétail.

*Sujets divers* : Engraissement des porcs ; soins de propreté qu'il  
convient de leur donner.—Le renouvellement des semences.  
—Hygiène des bêtes bovines au point de vue du lait, de l'en-  
graissement, de l'augmentation et du perfectionnement des  
races.

*Choses et autres* : Dégénérescence de la pomme de terre.—Ex-  
portation des moutons canadiens aux Etats-Unis.—Quelques  
vignerons de Bordeaux (France) se proposent d'introduire  
sur une grande échelle la culture de la vigne dans la pro-  
vince de Québec.

*Recettes* : Précautions à prendre pour engraisser les volailles.—  
Moyen de nettoyer le mérino noir.

*A nos abonnés retardataires.*—Nos remerciements les plus sin-  
cères aux abonnés retardataires qui nous ont fait parvenir,  
il y a quelques semaines, le prix de leur abonnement à la  
*Gazette des Campagnes*. Parmi ceux là un nous faisait par-  
venir sept piastres et l'autre cinq piastres d'arrérages pour  
abonnement à la *Gazette*. Plus de deux cents abonnés sont dans  
le même cas, c'est-à-dire qu'ils nous doivent depuis cinq pi-  
astres et au-delà, pour arrérages. Si ces deux cents abonnés  
se faisaient un devoir de nous payer ces arrérages d'ici à la  
fin du mois, nous recevions au-delà de mille piastres : ce  
qui serait une bonne aubaine dont profiteraient ceux qui chaque  
année paient régulièrement leur souscription à la *Gazette*, par  
les améliorations que nous pourrions faire à notre journal. Pour  
peu que l'on y mette de la bonne volonté il serait possible à tous  
nos abonnés retardataires de s'acquitter de leurs dettes à l'é-  
gard de la *Gazette*, car ce n'est pas l'argent qui leur manque,  
puisque les produits agricoles se vendent à des prix élevés.

## REVUE DE LA SEMAINE

*Sacrilège à Grenoble (France).*—On a su, dit *Le Pé-  
lerin* de Paris, l'acte de la municipalité de Grenoble,  
arrachant les croix des écoles pour y établir une  
femme en bonnet phrygien, patronne de la morale  
sans Dieu.—Depuis, d'autres vauriens ont brisé des  
croix sur une foule de points.—Des dragons sont en-  
trés dans une église, à Tours, le casque en tête et plai-  
santant tout haut.—Un scélérat a pénétré chez les pe-  
tites sœurs des pauvres, à Troyes, et dans sa rage sa-  
tanique a tiré des coups de fusil sur les cœurs et les  
vieillards.—Pas de tue.—A Dommartin, le malfaiteur  
s'est attaqué à Notre Seigneur lui-même.—Après avoir  
fracturé la porte extérieure, brisé le tabernacle, il a  
souillé avec des cendres et du tabac une partie des  
saintes espèces laissées là et a emporté les autres avec  
le ciboire.—Ils ont aussi dévalisé l'église des vases sa-  
crés.—A Opoul (Pyrénées Orientale, une mégère in-  
sulte, le 16 octobre, une magnifique procession du ro-  
saire ; au milieu d'un blasphème, elle a été frappée de  
paralysie, et à l'octave on la portait au cimetière.

*Le Séminaire de Sainte-Thérèse.*—Parmi les sous-  
criptions en faveur du séminaire de Sainte-Thérèse,  
quelques-unes se distinguent par un cachet particu-  
lier de générosité, on pourrait dire, d'héroïsme. Les  
sœurs Carmélites, par exemple, ont voulu retrancher  
sur leur maigre pitance, et elles sont inscrites pour la  
somme de \$7.00. Qui n'admirait le don de Mgr l'é-  
vêque de Rimouski (\$20.00) et celui du Séminaire de  
Rimouski (\$10.00) après le désastre dont ils viennent  
d'être les victimes. Les élèves du couvent de Sainte-  
Rose ont donné \$15 00, le sacrifice de leurs prix ; et  
l'on sait ce que vaut pour un enfant une couronne  
distribuée à la fin d'une année scolaire sous les re-  
gards des parents. Que des pauvres veuves, que  
d'humbles servantes donnent dans le secret leurs mo-  
destes offrandes, et leurs noms demeurent inconnus  
devant les hommes ; mais les anges de Dieu, sans  
doute, inscrivent ces aumônes, offertes d'un si bon

cœur, dans le livre de vie. La générosité des riches bâtilra le nouveau Séminaire de Sainte-Thérèse, la charité des pauvres le bénira. — *Commu iqué à la "Minerve."*

*Un sermon pratique sur l'émigration, ses causes et ses remèdes.*— Nous empruntons au *Journal d'agriculture* le compte-rendu publié par M. J. C. Chapais, d'un sermon que le Révd Père Lacasse croit devoir faire dans chaque paroisse où il est invité à parler de colonisation. Nous croyons qu'il serait profitable d'en faire la lecture de temps à autre, dans les familles.

Voici le compte-rendu tel que publié par notre confrère :

"Tous les hommes sérieux," nous a dit le père Lacasse, "s'accordent à dire que la grande plaie qui décime la Province de Québec et cause sa ruine, c'est l'émigration." Occupons-nous donc de cette question de l'émigration et voyons quelles en sont les causes.

"La première cause est l'appauvrissement des terres, et la seconde le dégoût pour l'agriculture. Ces deux causes ont quatre sources que nous allons passer en revue.

"Une des sources de la misère et de la pauvreté prévalentes dans notre classe agricole, c'est le blasphème. Dans aucun pays on ne blasphème autant que dans la Province de Québec. On profère partout et à tout propos, les blasphèmes les plus horribles contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre la Ste-Vierge, contre les Saints, contre le Baptême, contre la Ste-Écharistie. Or, Dieu maudit le blasphémateur et le punit même ici-bas, témoin de nombreux exemples rapportés dans les Saintes Écritures. Rien de surprenant que dans un pays où l'on blasphème autant, l'agriculture ne soit pas bénie de Dieu.

"La seconde source de pauvreté est l'intempérance. Le peuple canadien va vite dans la voie de l'ivrognerie. Il y a parmi nous peu d'ivrognes avérés, mais une foule d'ivrognes d'occasion. Chaque fois que le cultivateur sort de chez lui, soit pour aller au marché, soit pour aller aux cours de justice, soit pour assister aux expositions ou aux assemblées publiques, politiques et autres, il boit avec ses amis. On se paie des verres de politesse; on en prend un, deux, trois, on s'enivre, et finalement on perd la raison. Le verre de politesse est d'usage à certaines époques de l'année. Au premier jour de l'an, aux jours-gras, à la demi-carême, etc.; il est de rigneur de se visiter et de s'offrir des verres de politesse, ce qui fait qu'à ces époques une grande partie des paroisses s'enivre. Il a des gens qui dans ces circonstances ont des cousins dans toutes les maisons, pour avoir le prétexte de prendre un coup. Ce n'est pas tant l'argent dépensé en boissons enivrantes dans l'année qui appauvrit que les effets produits par cette boisson. Celui qui fête, comme l'on dit vulgairement, fait des mauvais marchés, puis il se rend malade, et pour une journée passée à boire, il en faut passer une autre à se soigner, car l'abus nuit à la santé, et pendant ce temps la culture et les affaires sont en souffrance. Donc, plus de verre de politesse. Si on s'engage à n'en plus offrir, on verra bientôt l'ivrognerie disparaître.

"Le luxe est la troisième cause de la pauvreté et du dégoût pour le travail de la terre. Aujourd'hui les cultivateurs ont honte de s'habiller avec les étoffes, produits de leur industrie. On achète toutes les étof-

fes nécessaires, et on nous objecte qu'elles coûtent meilleur marché que celles fabriquées chez soi. Raisonnement erroné, car l'on oublie que si l'étoffe que l'on achète coûte peu d'argent, elle est prise cependant sur le revenu de la terre, tandis que si elle avait été fabriquée chez soi, elle représenterait la valeur du temps employé à la tisser, temps qui généralement est perdu par celle qui aurait dû faire ce travail. La richesse d'un cultivateur consiste à produire tout ce qu'il peut chez soi et à prendre le moins possible pour ses dépenses chez les autres. Il vend ses produits et n'ayant pas besoin de beaucoup acheter en échange, il s'enrichit. Les beaux habits, les rubans ne sont pas ce qui constitue le mal. Ce dernier réside dans le fait qu'on s'habille au dessus de ses moyens, qu'on veut par orgueil être aussi bien mis que son voisin, avoir une aussi belle voiture, un aussi beau harnais que lui, et pendant ce temps, les comptes s'accroissent, et la ruine arrive. Il faut donc s'habiller suivant sa condition, et pour le cultivateur cette condition veut qu'il s'habille avec les étoffes fabriquées chez lui.

"La quatrième cause de la pauvreté de la classe agricole est l'oisiveté. Il n'y a que chez le cultivateur canadien qu'on trouve ce que l'on appelle des *morte-saisons*. C'est une expression qu'on entend nulle part ailleurs. Le cultivateur travaille à ses semences pendant un mois, à ses récoltes pendant deux autres mois et le reste du temps, *morte-saisons!* Comme on achète toutes les étoffes nécessaires à l'habillement chez le marchand, les femmes et les filles n'ont presque rien à faire. Elles ne travaillent plus au champ, car c'est au-dessous de la condition de personnes si bien mises. Les garçons qui ont cheval et voitures ne manquent aucune fête, expositions, assemblées publiques, etc., etc. On se dégoûte ainsi petit à petit du travail manuel; la terre mal cultivée ne donne plus, la gêne arrive, puis la misère. Pour montrer comme l'on travaille peu chez nos cultivateurs, examinons un fait qui arrive souvent. Dans une famille de huit enfants, il en part deux ou trois pour les États Unis. Après leur départ il se fait autant d'ouvrage qu'avant, rien ne souffre. Donc, ils étaient inutiles et ne faisaient que dépenser. Et pourtant, sur nos terres mal cultivées, ils auraient bien trouvé à s'occuper s'ils avaient voulu.

"Le résultat de tout cela est qu'il arrive une heure où il faut partir pour l'exil, où l'on doit se décider à aller servir d'esclaves aux populations voisines. Et c'est alors que des jeunes gens, des jeunes filles se trouvent lancés, à la période la plus critique de la vie, dans un milieu où ils risquent de perdre, et ne perdent que trop souvent hélas! leur foi. On perd sa santé à travailler dans les manufactures et sa foi à fréquenter un peuple sans principes moraux. Après quelques années on revient, si on le peut, mourir au pays, ou lui donner le triste spectacle d'un naufrage moral complet.

"Voilà donc la grande plaie qui nous ronge et les causes qui l'ont amenée. Il s'agit maintenant de considérer s'il y a quelque remède à apporter à un si triste état de chose. Oui, il y a un remède, et tous les cultivateurs qui ont souci de leur avenir et de celui de leurs enfants, et qui surtout veulent leur bien spirituel, doivent l'employer sans retard. Voici en quoi il consiste: Il faut d'abord faire disparaître les quatre

causes du mal, ne pas blasphémer, être sobre, éviter le luxe, améliorer notre agriculture et faire donner à nos terres tout ce qu'elles peuvent donner, par une culture bien entendue. Mais il arrivera toujours un moment où il faudra penser à établir ailleurs les enfants que l'on a chez soi. Bien plus, il y a des familles qui déjà entrevoient le jour où il faudra vendre leurs terres, parce qu'elles sont, dès à présent, trop endettées. A celles-là je dirai, vendez de suite, pendant que vous pouvez encore garder pour vous une partie du prix de vente, et maintenant écoutez-moi bien, car je vais vous indiquer mon remède :

« Vous qui avez été obligé de vendre votre terre surchargée d'hypothèques, allez acheter un lot dans un des nouveaux centres de colonisation ouvert sous les auspices et par les efforts des révérends pères Jésuites, du révérend messire Labelle, ou dans un de ceux qui sont à se former dans l'archidiocèse de Québec. Vous n'avez plus à redouter l'affreux élément et le manque de chemins qu'avaient à redouter les colons d'autrefois. Le premier rendu est le prêtre, la cloche de la chapelle vous invite, et, bien qu'au milieu du bois, vous serez dans une paroisse toute formée déjà, car vous ne partirez pas seul, mais 30, 40, 50, 100 colons viennent avec vous. Pour une terre épuisée et chargée de dettes que vous laissez, vous allez prendre un lot suffisamment grand pour vous établir vous et vos fils. Dans quelques années d'ici, vous serez à l'aise et heureux, entourés de tous vos enfants qui prospéreront à l'ombre de la croix, au lieu de devenir des libertins et des esclaves : ce qui les attend si vous restez dans l'état où vous êtes maintenant.

« Pères de familles qui êtes à l'aise, et qui voulez assurer l'avenir de vos fils, donnez-leur aussi ce qu'il leur faut pour commencer à défricher un lot et faites-les partir pour la forêt. La première année de leur départ, ils reviendront passer l'hiver au toit paternel. L'année suivante, ils s'installeront chez eux, et avant dix ans ils seront d'heureux cultivateurs indépendants sur leur nouveau domaine. Quelle différence entre ceux-là et les malheureux que vous laissez maintenant s'expatrier avec gaité de cœur.

« Pour mieux vous faire voir cette différence, supposons pour un moment qu'un de ceux qui m'écoutent maintenant, envoie un de ses fils aux Etats Unis et en dirige un vers la forêt. Supposons encore que ce citoyen, 150 ans après l'établissement de ses fils, a le pouvoir de venir sur la terre voir ce que sont devenus ses fils et leurs descendants. Que voit-il ? d'un côté une paroisse composée de bons et nobles cultivateurs, ses descendants, qui fidèles à leur Dieu et à leur patrie accomplissent fidèlement leur tâche, et vivent heureux dans leur beau pays, en attendant que leur tour soit arrivé d'aller habiter la patrie céleste. De l'autre côté, hélas ! quel triste spectacle il est permis de soupçonner. Une génération de pauvres canadiens dégénérés, sans foi, sans respect d'eux-mêmes, servant d'esclaves à un peuple d'étrangers, et en grand danger de se perdre pour l'éternité, après avoir mené sur la terre étrangère une vie de souffrance. Cela seul est suffisant, les intérêts matériels étant mis de côté, pour vous faire comprendre que les plus chers intérêts spirituels de vos enfants exigent que vous fassiez tous vos efforts pour les garder au pays. »

Ami lecteur, écrit M. Chapais, ne blâmez-vous de vous répéter ici le sermon du vaillant apôtre de la colonisation. N'est-il pas un exposé fidèle de notre situation et des remèdes à y apporter. En effet tout se résout en ceci : L'émigration nous déprime parce que nos terres sont pauvres et que nous perdons le goût du travail agricole. Cette pauvreté et ce dégoût du travail ont quatre causes : Le blasphème, l'intempérance, le luxe et l'oisiveté. A tous ces maux le remède c'est, d'abord de faire disparaître les quatre causes du mal, puis de poursuivre l'amélioration de notre agriculture et la colonisation bien entendue. Qu'on se le dise, que nos hommes d'Etat prennent la chose en sérieuse considération, que chacun y mette la main et nous sommes sauvés.

## CAUSERIE AGRICOLE

### L'AMÉLIORATION DU BÉTAIL (Suite).

*De la nourriture du bétail en général.* — Tous les cultivateurs éclairés savent combien il est important de donner à la terre des engrais variés. Or, théoriquement, si cette variété de nourriture est utile aux productions de la terre, il doit être raisonnablement permis de supposer qu'elle ne l'est pas moins au bétail pour qui ces productions sont faites, et pour les besoins duquel elles sont pour ainsi dire calculées. Mais la pratique se charge de justifier cette assertion.

Il est reconnu, en effet, qu'un animal nourri exclusivement de foin, en consomme énormément sans être pour cela dans un état de constitution et de santé en rapport avec la dépense, c'est à dire réellement prospère. Une vache qui ne recevra que de la paille sera toujours maigre et ne donnera pas de lait. Celle qui ne mangera que des betteraves donnera du lait, mais ne sera guère en meilleur état, et son produit en lait sera de très-mauvaise qualité.

Le foin est certainement très-nutritif, mais il ne se digère pas aussi bien seul que mélangé à des fourrages verts ou à des racines.

La paille est peu nutritive, les betteraves sont très-aquenses. Les choux mêmes, seuls, ne produisent que la moitié de ce qu'on pourrait en attendre. En prenant les nourritures séparées, on dirait qu'il leur manque quelque chose à toutes. Mais donnez à une vache une petite ration de paille, de betteraves, de choux et de foin, elle fera merveille.

Cependant, dira-t-on, les fourrages verts seuls, l'été, nourrissent bien le bétail ? — Oui, et savez-vous pourquoi ? c'est qu'ils contiennent des éléments très-variés, c'est qu'ils sont placés dans des conditions favorables à la digestion. Mais alors même encore, si nous en avons dans le même temps de différentes espèces, en mélangeant, c'est-à-dire en composant les rations de divers fourrages à la fois bien entremêlés, le bétail sera mieux nourri qu'en on donnant qu'un seul.

Il y a plus, et il est facile de constater qu'on été, où les fourrages verts abondent, un léger ropas de foin sec ou de paille est ardemment désiré par le bétail, surtout si ces fourrages sont tendres et très-aquenses. Et cela est tellement vrai, les animaux sentent si bien le besoin de ces mélanges, et leur estomac en a, en quelque sorte, tellement l'instinct, que nous avons vu souvent des vaches exclusivement

nourries d'aliments très-aqueux, quoique d'excellente qualité, manger leur litière faite de mauvaise paille.

D'ailleurs les fourrages artificiels donnés en vert, de même que les vesces, gesses et féverolles en paille, appartiennent à la classe des aliments dits *trop substantiels*. De bonne qualité, récoltés dans de favorables conditions, et donnés aux animaux avec des soins assidus, ils fournissent au sang des substances nutritives et assimilables en trop grande quantité, par conséquent au-delà de ce qu'il lui faut pour l'entretien de l'organisme. Les animaux auxquels on fait consommer ces aliments, à l'exclusion de tout autre, prennent un emboupoint trop rapide, et ne tardent pas, comme nous l'avons dit, à devenir malades; car l'excès des matériaux succulents et gras se faisant sentir, leur tempérament devient nerveux et sanguin, et les congestions cérébrales, intestinales, les fourbures, etc., ne tardent pas à se montrer.

On ne doit donc jamais, nous le répétons, nourrir exclusivement les animaux de ces bons fourrages, si l'on ne veut en obtenir que des effets utiles. On peut en dire autant, et à plus forte raison même, des fourrages de certaines graminées, telles que l'orge, l'avoine, le blé, etc.

Mais, s'il est des fourrages trop nutritifs, il en est aussi qui ne le sont pas ou qui le sont guère. Parmi les premiers, il faut ranger ceux qui sont pas trop excessivement aqueux, ou qui ont subi le contact de l'eau pendant longtemps, et même ceux dont on a activé la végétation par des engrais et que l'on fait consommer aux animaux avant qu'ils n'aient atteint un développement suffisant.

Pour les fourrages peu nutritifs, il faut classer les foins composés de plantes grossières, celles dont l'état de végétation est trop avancé, ou celles dont la graine a soustrait du végétal la plupart des principes nécessaires à l'alimentation; les plantes aqueuses, étiolées et de bas prés, aussi bien que les fourrages qui sortent de bons prés, mais qui ont été lavés par les eaux de pluie, le débordement des rivières, etc., et encore les fourrages qui ont vieilli dans les fenils, sont peu nutritifs. La digestion de tels fourrages est difficile; le chyle (liquide blanchâtre) qui en provient est pauvre, et leur usage prolongé peut entraîner des conséquences les plus désastreuses pour le bétail.

Les fourrages rouillés, moisiss, poudreux, échauffés, et ceux qui ont séjourné pendant plusieurs années dans les fenils, constituent des fourrages irritants qui non seulement ne fournissent pas les matériaux propres à la nutrition, mais encore leurs principes étant altérés, amènent la perversion dans l'organisme, en nuisant à l'édifice animal qui bientôt fléchit et s'écroule. Ainsi voyons-nous apparaître, chez les animaux qui font usage de semblables fourrages, la morve, le farcin, etc., maladies toutes très graves et qui emportent l'animal en peu de temps.

Mais il est des fermiers tellement ineptes ou négligents qu'ils ne craignent pas même de donner à leurs bestiaux des plantes toniques, telles que ciguë, hellébore, belladone, coquelicot et autres plantes vulgairement connues. Les graines ergotées, cariées, moisiss, etc., agissent aussi comme toniques. — De tels aliments empoisonnent les animaux qui en font usage. Toutefois, il y a certaines plantes qui, vertes, sont véné-

neuses et qui, par la dessiccation ou la cuisson, deviennent une nourriture plus que médiocre.

La nourriture bien coordonnée est la richesse du cultivateur; sans nourriture, pas de bétail; mais encore faut-il savoir la distinguer, l'employer et la conserver.

Il vaut mieux, dans beaucoup d'occasions, faire le sacrifice d'un peu de fourrage, que de s'exposer à perdre tout ou une partie de son bétail.

C'est toujours une économie mal entendue que de faire consommer aux animaux des fourrages mauvais ou altérés; au contraire, en en faisant du foin, on leur donne un emploi utile, et l'on évite ainsi bien des maladies souvent mortelles.

Nous pouvons prédire d'avance aux cultivateurs qui abusent des forces des animaux et qui leur donnent une nourriture impropre à leur organisation, qu'ils exploiteront leurs fermes sans profit.

Lorsque les aliments sont distribués au bétail en quantité et en qualité convenables, selon son âge, son état physiologique, la saison, le genre de travail ou de produit demandé, etc., lorsque les principes alimentaires apportés à la nutrition sont en rapport avec les dépenses que peut éprouver l'économie; alors les organes conservent leur force, leur énergie, leur activité féconde et toutes les fonctions s'exécutent régulièrement; dans le cas contraire, cette régularité n'existant pas, les organes deviennent inactifs, l'animal languit, maigrit et finit par succomber.

*De la ration, de la préparation et de la distribution des aliments au bétail.* — Puisque nous sommes convaincus de la nécessité de nourrir amplement et généreusement notre bétail, il est inutile de revenir sur cette question. Ainsi nous n'avons garde de nous borner à son égard à la ration d'entretien. — Personne n'ignore que cette ration se compose, pour chaque cent livres du poids de l'animal en vie, d'environ 2½ livres de bon foin, pris comme type, ou l'équivalent en autres substances alimentaires.

Voilà ce qu'il faut pour faire vivre l'animal. Mais si on lui demande un produit quelconque; travail, lait ou viande, il est évident que cela ne suffira plus, et il faudra alors de trois à quatre livres. Ainsi, par exemple, en donnant 12 à 13 livres par jour à une vache pesant six cents livres, elle n'engraissera ni ne maigrira, mais ne donnera pas non plus de lait, le fourrage sera ainsi perdu. Si, au contraire, elle ne reçoit douze ou vingt-quatre, elle donnera une quantité de lait en rapport avec la qualité de sa race.

Nous savons que dans les saisons et les climats froids, les animaux consomment plus de nourriture que dans les conditions opposées. On sait encore que toutes les fois qu'il y a augmentation dans la respiration, dans les sécrétions et excrétions, la nourriture doit être proportionnelle. On sait enfin qu'à un animal sortant de pays pauvres, l'abondance de nourriture ne profite guère de prime abord. Il faut, pour que cette nourriture exerce sur l'économie toute son action, que l'organisation de la bête se soit modifiée, que son estomac se soit en quelque sorte mis à la hauteur du fourrage, et, si l'on veut parler ainsi, qu'un nouvel équilibre se soit établi dans l'organisme. Le passage d'une nourriture à l'autre, ainsi que d'une

ration plus faible, à une ration plus forte, et réciproquement, ne doit donc jamais s'effectuer que progressivement. On évite ainsi bien des périls, des accidents et des maladies qui ne manquent pas d'arriver quand on agit autrement.

Il est d'ailleurs un principe que le cultivateur ne doit jamais perdre de vue. C'est que, *quelque supérieure que puisse être la qualité de la nourriture donnée aux animaux, si la ration fournie dépasse la quantité que l'économie animale peut utiliser, tout l'excès passe au travers des organes digestifs sans produire d'effet.* Il est vrai que le fumier en est amélioré d'autant, mais cette amélioration est évidemment produite à un prix que le fumier ne saurait rendre. De plus, il est constaté que cette trop grande abondance est souvent funeste à la santé du bétail, et c'est là un point décisif. Donc pas d'excès dans l'alimentation du bétail.

Nous avons vu que la valeur des aliments était augmentée par la variété; elle l'est aussi par une bonne préparation. Ainsi les racines ne doivent jamais être données entières, mais toujours découpées; cela se fait avec un coupe racines dont le prix varie de \$8 à \$15, et que l'on peut se procurer MM. Chs. T. Côté et Cie, à Québec. Les grains doivent être grossièrement moulus et trempés. Les fourrages secs, la paille surtout, gagnent à être hachés en partie, et plus encore à être détremés; on peut pour cela se procurer des hache-pailles chez MM. Côté, à Québec.

Le sel, comme nous l'avons souvent répété, joue un rôle important dans l'alimentation du bétail; il rafraîchit, facilite la digestion, et fait que la nourriture, plaît et profite mieux aux animaux. Tous les aliments, fourrages, racines et grains, doivent donc en être saupoudrés, et l'on fera bien surtout d'en mettre un peu dans les aliments liquides et naturellement fades.

On sait que les soupes sont des fourrages secs quelconques, coupés ou hachés, que l'on fait cuire ou seulement tremper dans l'eau bouillante, pour les ramollir et les rendre plus nourrissants. Ceux qu'on emploie surtout à cet usage sont: les balles de grains et les gousses de farineuses diverses. Puis de la paille et du foin hachés; on y joint des pommes de terre et des betteraves cuites, du grain concassé, du son, etc. On fait aussi des soupes avec des choux verts, des navets, etc.

Les soupes conviennent seulement aux vaches laitières et aux bêtes à l'engrais, et encore faut-il tous les jours que le tiers de la nourriture soit en paille ou foin secs. D'ailleurs, si les soupes permettent d'économiser des fourrages, elles coûtent du comestible. Les soupes ne doivent jamais se donner que tièdes: on met tremper le soir pour donner le matin, et le matin pour donner le soir. — (A suivre.)

#### Engraissement des porcs.

La propreté est une condition essentielle pour la conservation en état de santé des animaux. Le porc lui-même, contrairement au préjugé généralement admis aime la propreté. Olivier de Serres disait déjà de son temps, qu'il n'est pas possible que l'on puisse nourrir profitablement des cochons sans les coucher à sec, sur litière nette. Voici une expérience que M. Tournel, agronome, publié dans un journal d'agriculture, et qu'il a tentée à l'effet de déterminer l'influence

qu'exerce la propreté quant à l'entretien des cochons dans un état de propreté constant. Six porcs d'un poids égal reçurent les mêmes aliments pendant sept semaines. Trois de ces animaux furent étrillés et brossés tous les jours, tandis que les autres furent abandonnés à eux-mêmes. Quoique les premiers aient consommé 162 pintes en poids de moins que les autres, ils pesèrent en moyenne trente livres de plus par tête.

Un moyen d'augmenter la propension à l'engraissement des porcs est l'emploi d'os en poudre, très-faible quantité. On peut en donner une once à chaque cochon par repas. Cette substance est mélangée à la ration, et dès que les cochons y sont habitués, ils l'acceptent volontiers.

#### Le renouvellement des semences.

Une opinion est généralement reçue dans les campagnes: c'est que le transfert des semences d'un lieu dans un autre, autrement dit le renouvellement des graines, influe hautement sur le succès des cultures; d'où est née la réputation dont jouissent certaines localités d'être plus propices que d'autres à la production de telle ou telle espèce végétale.

Nul doute qu'il soit utile de changer de temps en temps les semences des plantes cultivées dans une localité contre celles des mêmes espèces provenant d'un autre endroit. Mais si l'utilité, la nécessité même de ce transport est considérée maintenant comme incontestable, l'on s'efforce essentiellement d'avis sur la nature du terrain et du climat où il faut aller chercher les graines d'échange.

Parmi les agriculteurs anciens dont le nom fait autorité et qui se sont sérieusement occupés de cette question, les uns veulent qu'on fasse passer la semence d'un sol maigre dans un sol fertile, d'un climat doux sous un climat moins chaud; les autres au contraire soutiennent qu'il faut agir précisément dans un sens inverse. Quelques auteurs très-considerés ont prétendu, qu'il convient de s'approvisionner de graines partout où elles se font remarquer par leurs bonnes qualités sans tenir compte de la latitude et des propriétés du sol de leur patrie.

Plusieurs agronomes distingués ont cherché dans ces derniers temps à se former une conviction sur ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux, de réel ou d'imaginaire dans les vues si divergentes des Olivier, des Dombasle, des Thaer, des Tulle, des Sainclair, etc. M. Albert, notamment, a fait dans ce but une série d'observations dont il indique lui-même les résultats. Après avoir fait d'abord cette remarque importante que, d'une part, l'organisme végétal tend sans cesse à se mettre en équilibre avec l'abondance et la nature des matériaux destinés à sa nutrition, et que, d'autre part, l'énergie et les propriétés vitales des individus se transmettent en partie à leurs descendants, il conclut:

1o. Qu'il est constamment plus avantageux de se procurer des semences dans les contrées où les plantes mères se sont le mieux développées. — D'après cela, il faut, en thèse générale, semer sur des terres sablonneuses le blé récolté sur l'argile.

2o. Que la température du sol, c'est-à-dire son pouvoir d'absorber le calorique semble réagir plus

directement sur la croissance des végétaux que le climat lui-même.

30. Que les graines de telle ou telle sorte de blé sont d'autant plus grosses que les feuilles en sont plus larges.—Ceci est parfaitement exact et on peut le vérifier chaque jour.

40. Que le blé dont la graine a été récoltée sur un terrain sablonneux ne réussit jamais aussi bien dans une terre plus fertile que celui qui a déjà été cultivé sur cette dernière.—Ce'a se conçoit sans peine si l'on réfléchit que chez les végétaux aussi bien que chez les animaux les descendants participent des caractères distinctifs de race et de variété des ascendants. Or, n'est-il pas évident que le grain venu sur un sol sablonneux ou pauvre n'aura ni le même volume, ni la même beauté, ni le même poids que celui qui proviendra d'un terrain fertile ?

50. Que, en lui-même, le changement de semence ne contribue en rien à l'amélioration du produit : l'effet doit être attribué tout entier à l'influence du sol, du climat et de la culture qui ont agi en commun durant une suite d'années sur la semence importée.

60. Que l'opinion que le blé va toujours se détériorant lorsqu'on n'en change pas la semence est évidemment fautive. Il est une limite, celle de l'espèce au-delà de laquelle la dégénérescence ne peut aller.—Toutes fois l'altération en deçà de cette limite peut encore être assez profonde pour qu'on y prenne garde.

70. Que le seigle que l'on fait passer de l'argile sur le sable ne doit pas être semé trop tôt, parce que alors une semence précoce expose la récolte à la verse.—Les faits prouvent la justesse de cette dernière observation.

Telles sont les principales conclusions pratiques auxquelles M. A bert est arrivé. Nous les croyons de nature à jeter une vive lumière sur la question en litige, à savoir dans quelles circonstances et de quelle manière il faut opérer le renouvellement de la semence pour le rendre réellement profitable.

#### Hygiène des bête bovines

Dans l'élevage des bêtes à cornes, il y a quatre points à considérer : le lait, l'engraissement, l'augmentation et le perfectionnement des races.

La production du lait et l'engraissement se rattachent au mode de nourriture. C'est par cette dernière et par le genre d'habitation que le cultivateur parvient à modifier le naturel des bêtes bovines.

Nous avons donc à examiner jusqu'à quel point ces deux circonstances peuvent influer sur le développement des maladies.

La direction de la colonne vertébrale et de la tête destine les bêtes bovines à prendre leur nourriture par terre. C'est donc à tort qu'on la leur place dans des râteliers, où elles ont de la peine à l'atteindre, outre que la poussière qui s'en détache s'introduit dans leurs narines, et se mêle avec le mucus qui s'y est amassé. Les mucosités, qui ne peuvent s'échapper au dehors qu'autant que sa tête est pendante, coule alors par les arrière-narines dans la gorge, et la poussière qu'elles entraînent se mêle avec les aliments.

Les aliments qu'on fournit aux bêtes bovines sont les uns naturels, les autres préparés par l'art, ceux-ci secs, ceux-là verts.

Le fourrage vert est plus difficile à digérer que le sec. On doit ranger ici les racines et leurs fèves, ainsi que d'autres substances, qui, lorsqu'elles sont gélées, refroidissent directement les animaux, ou qui, relâchant les organes digestifs, non-seulement occasionnent des vents, des coliques, des diarrhées, mais encore agissent souvent sur le lait, et le rendent aqueux ou amer.

Les fourrages secs agissent, comme le vert, en raison de sa nature et de sa quantité; mais l'action qu'il exerce est moins sensiblement nuisible, et jamais elle n'a lieu d'une manière si rapide. Le foin provenant d'un sol marécageux ou trop riche est la plupart du temps sans force, car il contient peu de matières alimentaires; il s'aigrit aisément et produit volontiers l'atonie (faiblesse d'organe), l'accroissement de la sécrétion muqueuse (source proprement dite des affections vermineuses); d'un autre côté, il diminue la quantité de la bile, ou le prive de son efficacité, ce qui donne lieu à d'autres états morbides. Les herbages verts de cette qualité ont les mêmes inconvénients, à un plus haut degré encore.

Un foin aromatique agit comme stimulant; il active les fonctions nutritives, mais il engendre aussi les germes de l'état inflammatoire. Il provoque une forte soif, qui pousse souvent l'animal à boire avidement, avec excès, surtout lorsqu'on y joint du sel. De là un mauvais état des voies digestives, la constipation et des inflammations internes. Une trop grande quantité de fourrage agit comme le vert, en distendant d'abord et ensuite paralysant la panse.

Les aliments préparés par l'art, comme racines cuites, etc., ne peuvent être considérés comme nourriture ordinaire, parce qu'ils correspondent peu à l'une des plus importantes fonctions de l'animal : la rumination. Quelquefois, trop chargés de substance alibile, ils agissent comme un stimulant passager, qui laisse bientôt après lui de l'atonie, et donnent lieu à diverses maladies abdominales. Une nourriture cuite, continuée pendant longtemps, accroît morbidelement la sécrétion du lait, et finit par amener le marasme.

Le séjour continué à l'étable n'est pas moins contraire à la nature des bêtes bovines, et devient pour elles la source d'innombrables maladies. On cherche à favoriser par la chaleur la sécrétion lactée chez les vaches et l'engraissement chez les bœufs; pour cela on transforme les étables en de véritables étuves, soit qu'on ne leur donne pas les dimensions convenables, soit qu'on y loge trop d'animaux, ou qu'on y interdise l'accès à l'air du dehors. D'ailleurs, la chaleur humide et les émanations du fumier ne peuvent manquer d'exercer une funeste influence sur les poumons et l'organisme entier. A ces causes, si l'on y joint le défaut absolu d'exercice et de trop de nourriture, on ne sera pas surpris du nombre des maladies qui résultent de ces diverses pratiques, et des formes singulières qu'elles affectent souvent.

On se propose aussi, par la nourriture à l'étable, d'augmenter la masse du fumier, et on laisse les bœufs dans leurs ordures, parfois jusqu'aux genoux. Rarement songe-t-on à leur nettoyer la peau, et bien moins encore s'occupe-t-on de leurs pieds. Quoi d'étonnant qu'ils offrent tant de vermines et tant de maladies des pieds !

Il faut également compter, parmi les causes de maladies les changements brusques de séjour, de nourriture et d'air. On ne met pas non plus de mesure dans les travaux qu'on exige des bœufs; dans les traitements qu'on leur fait subir et dans les aliments qu'on leur distribue comme à regret. De là tant de bêtes qui boient, qui sont maigres, qui n'ont pas de courage, et qui doivent tôt ou tard succomber à tant d'influences funestes.

*(Choses et autres.)*

*Dégénérescence de la pomme de terre.*—Une des causes de dégénérescence de la pomme de terre est qu'habituellement on ne choisit, pour la plantation, que de petits tubercules de toutes provenances et dont on ne s'inquiète pas de l'origine. Il y aurait de l'à-propos, si ce n'est tous les ans, au moins tous les deux ans, à faire choix, pour les semences, des tubercules provenant des plantes de pommes de terre accusant le plus de produit lors de l'arrachement, et à négliger les autres. Dans ce cas, il n'y aurait pas d'inconvénient à planter les petits tubercules de ces plants les plus productives.

Une infirmité que l'on remarque quelquefois dans les pommes de terre, c'est de produire des tubercules inhabiles à la reproduction : c'est-à-dire que l'œuf, au lieu de donner un jet fort et vigoureux propre à reproduire l'espèce, en fournit au contraire un tellement tenu, que ce n'est plus qu'un fil, et si on plante ces tubercules à jets tenus, on a des vides, ou on a des plantes tellement chétives, qu'elles sont d'un produit à peu près nul. Certaines variétés de pommes de terre produisent tellement de ces tubercules impropres à la reproduction, qu'on a de la peine à en trouver ayant de bons yeux; comme aussi certaines années favoriseraient plus la multiplication de cette infirmité que d'autres.

— Il y a sur les marchés américains une demande considérable pour les agneaux du Canada, et l'on en a expédié de grandes quantités d'Ontario aux principales villes des Etats de l'Est. La semaine dernière, cette demande s'est fait sentir aussi dans notre province et quelques expéditions ont été faites. Sur le marché de New-York un lot d'agneaux du Canada a été vendu, lundi de la semaine dernière, à 7c par livre; le plus haut prix du marché. Sur le même marché, on a vendu 1,842 agneaux du Canada, de 6c à 6½c par lb. et 1,098, de \$5.62½ à \$5.70 les 100 livres. Les poids de ces animaux varient de 70 à 82 par tête. Quelques-uns des agneaux achetés ici pour le compte des Etats-Unis, n'étaient que de qualité ordinaire.

— A une réunion de vigneron, à Bord-aux, récemment, il a été question de la culture de la vigne dans la province de Québec. Un certain nombre de délégués doivent visiter le Canada pour s'assurer de la possibilité d'y établir de vastes vignobles. On croit que la vigne viendrait à merveille le long des Laurentides, à l'abri desquelles elle serait protégée contre les vents froids du nord.

**RECETTES**

*Précautions à prendre pour engraisser les volailles*

Comme les conseils que nous donne le *Journal d'Agriculture de l'Air*, à ce sujet, renferment d'excellentes préceptes qui peuvent aussi bien intéresser les éleveurs que les amateurs des volailles, nous croyons utile d'en faire part à nos lecteurs.

Pour obtenir un beau poids et une blancheur éclatante dans les pièces, il faut, dans les quinze derniers jours d'engrais, faire la pâtée de la volaille avec de la farine et des grains de l'année précédente, y mêler un sixième d'once de sel de cuisine par pintes d'eau, et faire entrer dans la pâtée quelques grains de gravier gross comme des grains de blé, pour faciliter la digestion de l'aliment: trois ou quatre graviers environ par bœlette.

Il ne faut surtout donner à la volaille qu'un léger repas, douze heures au moins avant de la tuer: le jabot et les intestins sont alors vides de nourriture; et lorsque la saignée est faite dans ces conditions, on évite ainsi une fermentation acide qui amènerait une prompto décomposition et empêcherait la conserve et la facilité du transport.

Mais il est d'une égale importance de ne pas arracher une seule plume à la volaille avant qu'elle ait complètement saigné. En effet, dans le premier moment d'agonie, et lorsque le sang est encore en circulation, le vésicule qui renferme la racine s'engorge aussitôt, et la peau adhérente se macule; de là viennent ces rougeurs extérieures qui sont si mauvais effort.

N'oublions pas, avant tout, que la volaille tuée au moment de la digestion ne peut guère se conserver plus de huit jours. Si ces indications sont suivies, elle pourra se conserver quinze jours par un temps doux et pluvieux, et près de trois semaines par les temps froids et secs.

Enfin, on évitera de la sorte la disgracieuse opération de percer le pâtis (jabot) pour en extraire le manger fraîchement ingéré; on facilitera le développement de la poitrine que, par suite, on garnira plus aisément de viande hachée, etc.; on permettra surtout à la cuisinière de vider la pièce sans avoir à la rompre en partie.

*Moyen de nettoyer le mérino noir*

Faites tremper l'étoffe dans de l'eau de savon mou pendant deux heures, puis, ayant fait dissoudre une once d'extrait de bois de campêche (quantité requise pour une robe) dans un bassin d'eau chaude, ajoutez de l'eau chaude (mais non bouillante) en quantité suffisante pour couvrir l'étoffe que vous y plongez en la retirant de l'eau de savon sans la tordre. Laissez dans la solution de bois de campêche une nuit. Le lendemain, rincez dans plusieurs eaux sans tordre; dans la dernière eau ajoutez une chopine de lait doux, ce qui donnera de la fermeté à l'étoffe. Repassez pendant qu'elle est encore humide. Le mérino ne se coupera pas et paraîtra tout neuf.—*Le Sorelois.*

**"L'AMERICAN AGRICULTURIST" ET LA "GAZETTE DES CAMPAGNES."**

Par un privilège qui vient de nous être accordé par MM. les éditeurs de l'*American Agriculturist*, nous expédierons ce journal agricole et la *Gazette des Campagnes* pendant un an au prix de \$2.05 pour ces deux journaux. Le prix d'abonnement à l'*American Agriculturist* seul est de \$1.50 par an.

L'*American Agriculturist* est publié à New-York depuis au-delà de trente années. Il est l'un des journaux agricoles les mieux rédigés et les mieux illustrés publiés aux Etats-Unis. Les sujets agricoles y sont traités par des agronomes les plus expérimentés. Ce journal nous fait connaître les découvertes les plus récentes en fait de science et d'inventions agricoles; il a de plus l'avantage d'initier à la langue anglaise ceux qui en feront assidument la lecture.

**Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le feu des comtés de Rimouski, Temiscouata et Kamouraska.**

Avis Public est par les présentes donné à tous les membres de cette Compagnie que par une résolution en date du 17 Novembre courant, il a été imposé une taxe ou répartition de 20 par cent sur tous les Billets de Dépôt en force depuis l'établissement de la Compagnie jusqu'au 15 Octobre 1878, et 10 par cent sur tous les autres Billets de Dépôt en force depuis cette dernière date jusqu'au 3 Octobre dernier. Et ce pour couvrir les pertes et dépenses de la dite Compagnie à venir au 3 Octobre dernier.

Le paiement de cette imposition est actuellement requis pour être versé au Bureau du Trésorier de la Compagnie en la ville de St Germain de Rimouski, sous trente jours du présent avis.

Par ordre,

F. F. ROULEAU,

Secrétaire.

Rimouski, 18 Novembre 1871.





## CONTRATS DE LA MALLE.

DES SOUMISSIONS, adressées au Maître-Général des Postes seront reçues, à OTTAWA, jusqu'à MIDI, le

**23 DECEMBRE PROCHAIN**

pour le transport des Malles de Sa Majesté, sous les conditions d'un Contrat pour un terme de quatre années entre les places ci-dessous nommées, à dater du 1er avril 1882.

LA BEAUCE ET ST-ELZÉAR, six fois par semaine;

LAMBTON ET LA STATION DE TRING, six fois par semaine;

RIMOUSKI ET STE-BLANDINE, une fois par semaine;

QUEBEC SUD [South Quebec] ET LA STATION DU CHEMIN DE FER, trente-six fois par semaine.

Des avis imprimés contenant des renseignements plus détaillés au sujet des conditions du Contrat projeté seront en vue aux Bureaux de Poste ci-dessus mentionnés et aux bureaux intermédiaires où l'on pourra, aussi, se procurer des formules de soumission.

WILLIAM G. SHEPPARD,

Inspecteur des Postes.

Bureau de l'Inspecteur des Postes,  
Québec, 3 novembre 1881.



## CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE.

*De Emory's Bar à Port Moody.*

### AVIS AUX ENTREPRENEURS.

Soumission pour Travaux dans la Colombie Britannique.

DES SOUMISSIONS cachetées seront reçues par le soussigné jusqu'à midi de mercredi, le 1er jour de février prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New Westminster, et au bureau de l'ingénieur en chef à Ottawa après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profits seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith, qui est en charge du bureau à New Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Ecr., Sec. Dépt. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN,

Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, }  
Ottawa, 21 octobre 1881.

## INSTRUMENTS ARATOIRES A VENDRE.

Charrues de différents modèles et de différents prix.  
Trains auxquels on peut attacher toutes sortes de charrues-cultivateurs et des arrache-patates.

Herses circulaires faisant deux fois plus d'ouvrage que les autres.

Herses en fer, en trois et quatre sections.

Semoir Vessot, avec herses, rouleau et appareils pour semer la graine de mil.

Cultivateurs à un ou deux chevaux, ainsi que sardeurs pour ardens, et leurs accessoires.

de paille ou un petit éclat de fer, on a proposé pour les attirer, de présenter, aussi près que possible de l'œil, dans le premier cas, un bâton de cire d'Espagne électrisé par le frottement; dans le second, un morceau d'aimant.

Faucheuses, les célèbres "Toronto" de Whiteley.

Moissonneuses, "Toronto," de Whiteley, Finances, à un cheval.

Barattes, de Blanchard.—Manipulateur mécanique pour travailler le beurre.

Arrache souche.—Cribles ordinaires.—Cribles pour séparer toutes espèces de grains.

Semoirs à graines de jardin.—Charrettes à foin.—Tombeaux écossais.—Camion de Magasin.—Brouettes.—Houe ou pelle à cheval.—Laveuses de toutes espèces.—Tordense.—Presse à foin, etc., etc.

Assortiment complet de pièces extra à la disposition de ceux qui ont des réparations à faire à leurs machines.

Catalogues envoyés gratis.

S'adresser à.

CHS. T. COTÉ & CIE.,

30, rue St-Paul, et 32 rue St-André, Québec.

## GRANDE RÉDUCTION!

VENTE SANS RESERVE!!

## RABAIS EXTRAORDINAIRE!!!

Le soussigné, ayant décidé de faire de grandes améliorations dans son magasin durant l'hiver, profite du temps des affaires d'automne pour offrir son immense fonds de commerce à une réduction considérable, pour ne pas dire sans exemple et qui défie toute compétition.

C'est une occasion favorable pour les messieurs du clergé et les communautés religieuses qui désirent fonder des bibliothèques paroissiales, ou pour faire leur approvisionnement d'hiver. Je viens leur offrir tous les articles nécessaires à une fabrique :

Vins de messe, Cierges, Encens, Registres, Ostensoirs, Calices, Ciboires, Enconsors, Barettes, etc., etc., etc. Ainsi que toutes sortes de Bouquets pour autels, Papiers pour fleurs artificielles, Feuilles de toutes sortes, Apprêts pour fleurs.

MM. les marchands et MM. les commissaires d'Ecoles sont aussi invités à profiter de ce rabais exceptionnel et à venir faire chez moi leur achat d'automne. Ils trouveront dans ma librairie tout ce qu'ils pourraient trouver dans n'importe quelle maison de commerce du même genre, avec l'assurance de payer à bien meilleur marché, spécialement pour les articles suivants: Classiques français et anglais, Papeterie de toutes sortes, Livres blancs pour la comptabilité, Fournitures de Bureau, Enveloppes, etc.

UN ESCOMPTÉ DE-10 POUR 100

sera accordé en sus de la réduction générale sur tout achat fait au comptant.

J.-A. LANGLAIS, libraire,

177 rue St-Joseph, St-Roch, Québec.

## COMMIS DEMANDÉ.

On demande un jeune homme de la campagne, sachant le français et l'anglais, pouvant fournir de bonnes recommandations, comme commis dans un magasin d'épicerie à Québec. Celui qui désire s'initier à ce genre de commerce pourrait y trouver son avantage, car ce magasin est tenu sur un haut pied.

S'adresser au Bureau de la Gazette des Campagnes, à Ste Anne de la Pocatière.

17 Novembre 1881.